

Stéphane DAWANS et Claudine HOUBART

## **IDENTITÉ ET INTENTIONS : QUELQUES RÉFLEXIONS AUTOUR D'UN TEXTE DE THÉODORE SCALTSAS**

Pour le cinquantième anniversaire des sections belges de l'ICOMOS, la sociologue Nathalie Heinich, qui a consacré l'un de ses essais à la « fabrique du patrimoine » et son tout dernier livre à la question des valeurs, a intitulé son exposé « Extension du domaine du patrimoine ». Cette formule, qui fait allusion au roman d'Houellebecq, dépasse la simple anecdote pour peindre avec justesse le paysage dans lequel les architectes doivent aujourd'hui intervenir, « de la cathédrale à la petite cuillère ». On sait par ailleurs que la mondialisation du débat initié à Athènes en 1931 et consacré en 1972 par la convention du patrimoine mondial, en passant par la Charte de Venise de 1964, a amené l'Occident à relativiser ses certitudes à l'aune de traditions et de concepts parfois très éloignés des siens ; le document de Nara de 1994 en est l'expression consacrée. Toutefois, si cette extension et ces confrontations peuvent constituer de formidables stimulants, il faut reconnaître que certains projets, qui auraient sans doute été inenvisageables vingt ans plus tôt, nous interpellent tout particulièrement : ainsi, les reconstructions, effectives ou rêvées, de monuments disparus tels que la Frauenkirche de Dresde, l'église du Christ Sauveur de Moscou ou le palais des Tuileries de Paris, pour n'en citer que quelques-uns. Face aux questions que posent de tels projets, les théories, aussi fondatrices soient-elles – celles d'Aloïs Riegl ou de Cesare Brandi par exemple – nous semblent ne plus pouvoir prétendre à rendre compte de manière totalisante du phénomène patrimonial. Certes, les concepts élaborés par ces théoriciens restent heureusement opérants – qu'il s'agisse des valeurs, de l'unité potentielle, des instances historiques et artistiques –, mais ils peinent aujourd'hui à subsumer certaines réalités nouvelles inhérentes à cet élargissement sans précédent du champ des études patrimoniales. L'ère du culte des seuls monuments est révolue, de même que celle de leur stricte conservation ou restauration.

## Vers un bricolage conceptuel ?

Si nous nous intéressons au sujet depuis une dizaine d'années, entre autres dans le cadre de notre séminaire de « Questions de philosophie appliquée au patrimoine », à la faculté d'architecture de l'ULiège, c'est un numéro thématique de la revue française *Monumental*, consacré en 2010 à « l'Achèvement/Restitution/Reconstruction », qui nous a définitivement convaincus de la nécessité d'une réflexion théorique approfondie sur la question de la reconstruction. Après plusieurs études de cas consacrées à des résurrections aussi célèbres que celles des monuments historiques de Russie, de la Frauenkirche, de l'ancien château des Hohenzollern ou du palais des grands-ducs de Lituanie, mais aussi, à la « restitution » après sinistre du pont de Mostar ou la « reconstitution » du pavillon de Barcelone, le numéro se clôt sur un débat qui, animé par François Chaslin, aborde les questions de l'authenticité, du vrai et du faux, de la matière, de la lisibilité, mais aussi, de la demande sociale, comme autant d'aspects essentiels du débat sur la reconstruction. Ce qui nous a interpellés, en plus du refus de certains intervenants de remettre en cause le principe même des « restitutions », au profit d'une réflexion se limitant à « savoir si [elles] sont bien faites ou mal faites<sup>1</sup> » était l'amalgame évident entre des opérations qui nous paraissaient relever de principes fort différents. Était-il juste de considérer que « quand on remplace quoi que ce soit dans un monument, on ne fait que du neuf » et que par conséquent, « la substitution minimaliste d'une pierre abîmée par une pierre neuve, c'est donc de la restitution » ? Ou encore, pouvait-on se contenter de considérer que « le faux est moins bien que le vrai, mais [que] ça ne veut pas dire que la copie n'est rien au niveau patrimonial ? ». Et surtout, quelle place accorder à la « demande sociale » dans le débat ? Pierre-Antoine Gatier y souligne en effet très justement que « la mondialisation, [...] l'inquiétude, [...] la croissance du fait culturel » nous mène à des « projets territoriaux, culturels, pour ne pas dire portés par des formes de nationalisme, donc des projets identitaires<sup>2</sup> ». Mais ceci peut-il tout justifier ? En 2000, la Charte de Riga<sup>3</sup> constatait, dans le contexte de l'éclatement du bloc soviétique, que « la réplique du patrimoine culturel est en général une déformation du témoignage du passé, et que chaque œuvre architecturale devrait refléter l'époque de sa propre création » mais que « dans des circonstances exceptionnelles, la reconstruction du patrimoine culturel, perdu par les

1. « Débat sur les questions d'achèvement, de restitution et de reconstruction d'édifices », *Monumental*, Dossier Achèvement/Restitution/Reconstruction, 2010-1, p. 102.

2. *Ibid.*, p. 101-103.

3. Charte adoptée conjointement par l'ICCROM, la commission nationale lettone pour l'Unesco et l'Inspection de la protection du patrimoine de Lettonie en 2000. <http://conservacion.inah.gob.mx/normativa/wp-content/uploads/Documento66.pdf>

suites d'un désastre, d'origine naturelle ou humaine, peut être acceptable, si le monument concerné présente une signification artistique, symbolique ou environnementale exceptionnelle pour les cultures et l'histoire régionales<sup>4</sup> ». Bien qu'outre l'établissement de la nécessité de la reconstruction, par la consultation des autorités nationales et locales et les communautés concernées, le document pose comme conditions l'existence d'une documentation suffisante, la préservation des vestiges en place et l'absence de falsification du contexte (art. 5-6), il sous-tend donc, sans employer le terme, que la « demande sociale » peut suffire à justifier la reconstruction. En d'autres termes, les motifs conduisant à une opération de reconstruction peuvent la rendre acceptable, là où des principes s'adressant plus généralement à la question patrimoniale la rejetteraient, en ne prenant en compte que les valeurs intrinsèques – ou l'absence de valeurs – du résultat reconstruit. Faut-il donc, dans ce cas, faire fi du concept d'authenticité, défini par le même document comme « une mesure du degré auquel les attributs du patrimoine culturel (...) portent témoignage de leur importance, précisément et de façon crédible » ? (art. 4).

Le concept d'authenticité est aujourd'hui dangereusement pris dans une économie inflationniste : en 1992 déjà, David Lowenthal parlait de « culte de l'authenticité [qui] imprègne la vie moderne » pour prendre acte du fait que « les mots "authentique", "authenticité" et "authentification" ont été multipliés par cinq depuis les années 1970<sup>5</sup> ». Ceci n'empêche que le concept reste à notre avis, envers et contre tout, un idéal régulateur important : laisser le relativisme s'installer conduit à une confusion des valeurs, comme l'illustrent non seulement le débat auquel nous avons fait référence, mais plus encore, des médias destinés au grand public tels que, pour n'en citer qu'un, le site internet de l'association « Reconstituons Saint-Cloud » qui, pour asseoir sa volonté de reconstruire le château disparu, convoque des dizaines de références aussi disparates que la reconstruction de Saint-Malo, de la grotte de Lascaux, de Carcassonne, de l'Hermione, du château de Varsovie ou de la ville de Williamsburg. Évoquer ce projet, qui se défend de toute démarche politique ou identitaire, mais se targue d'être situé sur « l'axe Paris-Versailles, lequel est l'axe le plus touristique de la planète<sup>6</sup> », nous permet de mentionner une grande absente du numéro spécial de *Monumental* : l'industrie touristique, qui pourtant sous-tend ou à tout le moins, récupère, bon nombre de projets de reconstruction, dans une logique de disneyfication à laquelle le monde du patrimoine résiste de moins en moins, conduisant lentement mais sûrement à une perte de substance du patrimoine,

4. Toutes les traductions sont des auteurs.

5. LOWENTHAL David, « Authenticity ? The dogma of self-delusion », in MARK Jones (ed.), *Why Fakes Matter. Essays on problems of authenticity*, London, British Museum Press, 1992, p. 184.

6. <http://reconstituonsaintcloud.fr/Unprojetautofinance.html>

que nous avons appelée, en écho à la pensée d'Yves Michaud, « le patrimoine à l'état gazeux<sup>7</sup> ». Pour éviter que le concept d'authenticité ne soit définitivement démonétisé, comme celui d'identité qui d'ailleurs lui est intimement lié, il nous a semblé nécessaire, notamment face à des facteurs extrinsèques comme les motivations identitaires ou touristiques, de compléter l'arsenal de concepts disponibles par de nouveaux outils empruntés à des théories moins connues des architectes et conservateurs. En réponse à l'appel de Françoise Choay à abandonner une « rhétorique de l'authenticité » au profit « d'un ensemble de concepts opératoires<sup>8</sup> » nous travaillons à constituer une « boîte à outils », un « set de bricolage » en confrontant des cas difficiles à des concepts empruntés à la logique formelle, à l'ontologie de l'art (Nelson Goodman) et même aux théories littéraires (Gérard Genette). Nous sommes désormais plus convaincus que jamais que bricoler constitue bel et bien une opération noble et salutaire dans le contexte de chantier laissé derrière elle par la société post-industrielle. Avec notre collègue Muriel Verbeeck, nous avons entrepris de rassembler des textes susceptibles de questionner les pratiques des conservateurs du patrimoine mobilier et immobilier. Dans le cadre de cet article, nous avons choisi de centrer notre propos sur l'un de ces textes qui, par le philosophe Théodore Scaltsas en 1981 dans une perspective de clarification de la notion d'identité, éclaire d'un jour nouveau la question de la continuité spatio-temporelle des objets et de manière plus originale encore, celle des intentions dans l'acte de reconstruction.

### ***L'objet patrimonial face aux « mobiles sensibles »***

Les questions patrimoniales jugées difficiles, voire insolubles, forment parfois tout simplement des paradoxes que la philosophie n'a pas encore pu résoudre après vingt-cinq siècles. C'est le cas de la restauration du bateau de Thésée qui, à en croire Plutarque, animait déjà les débats sur l'agora au Ve siècle avant Jésus-Christ et au sujet de laquelle les logiciens et autres philosophes du langage se disputent aujourd'hui encore. Il faut dire que les enjeux sont essentiels puisqu'au « tribunal de la raison » il s'agit d'évaluer si le caractère vague (*the vagueness*) d'un objet est ontologique (l'objet vague existerait alors bien) ou plus simplement relève d'une indécision humaine, un problème d'imprécision dans le rapport entre les choses et les mots, qui pourrait dévoiler

7. HOUBART Claudine & DAWANS Stéphane, « Le patrimoine "à l'état gazeux" : Comment le tourisme détourne notre conception de l'authenticité », dans *Le Patrimoine, moteur de développement*, Paris, ICOMOS, 2012, p. 585-591.

8. CHOAY Françoise, « Authenticité », dans MERLIN Pierre & CHOAY Françoise, *Dictionnaire de l'urbanisme et de l'aménagement*, 3<sup>e</sup> édition revue et augmentée, Paris, PUF, 2000, p. 93.

les carences du cadre formel ou transcendantal qui nous permet de mettre en forme les données de l'expérience. Cette problématique vaut autant pour un bateau comme pour une cathédrale et pose deux questions fondamentales : d'une part, si je remplace progressivement le matériau d'un objet pour qu'il reste fonctionnel, à quel degré de remplacement de la matière puis-je encore parler de « même bateau » ou de même cathédrale ? Après 51 % ? D'autre part, si pendant que l'on remplace les planches du bateau de Thésée, les vieilles planches sont réutilisées pour reconstruire le bateau à l'identique, lequel des bateaux est celui de Thésée : celui qui a vu ses planches remplacées dans une logique spatio-temporelle continue ou celui reconstitué par l'ensemble des planches d'origine ? Les nombreux articles scientifiques, souvent riches d'équations, qui tentent d'appréhender ce problème, sortent clairement du cadre de nos compétences et même de notre propos. Mais il est néanmoins très intéressant de constater que les logiciens ne peuvent pas éviter, dans leurs raisonnements logico-mathématiques, de faire entrer en compte des éléments d'ordre psychologique, même si c'est à regret et pour tenter parfois de les dépasser. Ainsi, David Wiggins ne manque pas de s'interroger sur les attentes de celui qui commande (ou pas) la restauration de l'objet qu'il soit ou non patrimonial<sup>9</sup>. Du bateau sacré, il passe à l'exemple d'une montre :

Quand quelqu'un donne sa montre à un horloger pour la nettoyer ou la réparer, la chose qu'il veut en retour, à partir d'une interprétation très sobre et littérale, est soit cette montre et rien qu'elle [...] ou une montre qui entretient une certaine relation avec elle (une montre du même genre, en meilleur ordre de marche, [...], etc.). S'il veut plus que ça, s'il appréhende cette montre comme une antiquité ou une relique historique d'une époque meilleure ou de la main d'un grand artiste, alors il prendra plus de précautions que l'on en prend normalement.

Et cela le conduit à faire droit, pour la question du bateau de Thésée, à ce que Kant appelle des « mobiles sensibles », à des attentes différentes qui viennent, anthropologiquement, pour des raisons d'intérêt, troubler le raisonnement du logicien : « L'antiquaire qui favorise le bateau reconstitué a un intérêt différent, pourrait-on dire, du prêtre qui favorise le bateau continuellement réparé. Tous les deux sont aux prises avec l'identification bateau, mais, ayant des intérêts différents, ils n'entendent pas tout à fait la même chose par "bateau"<sup>10</sup>. » Alors, il est vrai que le logicien ne peut pas se satisfaire d'une démonstration psychologisante, et, comme le souligne Stéphane Ferret en se référant lui aussi à

9. WIGGINS David, *Sameness and substance renewed*, Cambridge University Press, 2001, p. 101.

10. *Ibid.*, p. 94.

Wiggins : « [...] si nous voulons simplement dire par là que le bateau de Thésée ne sait pas qu'il est le bateau de Thésée et qu'en définitive c'est à nous – prêtres, archéologues, navigateurs, philosophes, etc. – qu'il revient de trancher la question<sup>11</sup> », il n'en demeure pas moins vrai qu'une réponse strictement logique n'est pour autant pas remise en cause. Le moins que l'on puisse dire, en tout cas, et sans méchanceté, est qu'elle se fait attendre.

Ce que nous pouvons retenir de ce débat qui a lieu dans un champ disciplinaire assez étranger au nôtre est que dans le champ de la culture (et non dans l'Être), c'est bien aux contemporains qu'il revient de trancher à partir d'attentes ou de points de vue. Et l'on retrouve ainsi cette idée chère à Riegl que l'on ne peut pas privilégier toutes les valeurs en même temps, celles des prêtres et celles des antiquaires, notamment. En termes d'identité et d'authenticité, c'est bien à nous de définir à partir de quel point de vue nous restaurons l'objet. C'est la raison sans doute pour laquelle les études patrimoniales revendiquent aujourd'hui de s'opérer à partir des *cultural studies*, pour faire droit à cette approche tout à fait humaine qui peut aller jusqu'à accepter, loin de toute logique ontologique, qu'un petit-fils qui hérite d'un couteau dont le grand père avait remplacé la lame et le père, le manche, est toujours en possession du couteau de son ancêtre, ce qui devrait réjouir le philosophe Lichtenberg. Ces discussions ou controverses de théoriciens attirent notre attention – et c'est ce qui nous intéresse pour notre projet de recherche – sur des phénomènes qui ne peuvent pas laisser l'architecte indifférent. Car, il en est bien ainsi dans la manière dont nous interprétons collectivement le monde : face aux indices de la logique, c'est « nous qui tranchons », comme le dit Ferret, à partir d'attentes ou d'intentions. Il en va du reste de même dans la distinction fine que nous opérons entre ce que nous appelons un faux et ce que nous appelons une copie. Le premier n'étant pas à nos yeux assimilable au second pour la seule raison que son intention est ambiguë, puisqu'il s'agit de nous tromper – une des conditions ainsi définie sous la plume de philosophes analytiques français : « quelqu'un doit essayer de faire passer pour un X ce qui n'est pas un X<sup>12</sup> ». Dans le champ de la conservation, Ségolène Bergeon-Langle et Georges Brunel confirment qu'un faux est un « objet ou document intentionnellement produit pour tromper sur son origine celui à qui on le présente » tandis que la copie désigne plus généralement « un objet produit à l'imitation d'un autre par l'action d'un individu ». Autrement dit, « un objet n'est pas "faux" en tant que tel, mais par rapport à l'intention qui a présidé à sa fabrication ou à sa présen-

11. FERRET Stéphane, *Le Bateau de Thésée. Le problème de l'identité à travers le temps*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1996, p. 109-110.

12. DARSEL Sandrine, « Faux », dans MORIZOT Jacques & POUVET Roger, *Dictionnaire d'esthétique et de philosophie de l'art*, Paris, Armand Colin, 2007, p. 191.

tation<sup>13</sup> ». Copies et contrefaçons peuvent, si on les regarde sans intérêt, être formellement ou qualitativement identiques et donc interchangeable dans un musée qui assumerait la reproduction pour des raisons pédagogiques. Que ces interférences humaines viennent perturber les logiciens ne doit pas inquiéter le conservateur, car pour lui, les questions d'héritage sont avant tout d'ordre psychologique et il faut l'assumer. Qu'en est-il des bâtiments reconstruits ? Les intentions qui ont présidé à leur reconstruction peuvent-elles être prises en compte dans la critique d'authenticité ? En suggérant une réponse positive, le texte de Théodore Scaltsas ne fait sans doute que rendre le débat plus complexe encore. Il a cependant le mérite de mettre en évidence le fait que tout acte architectural, et donc, de restauration ou de reconstruction, est mu par une intention qui donne sens à la matière, s'imprime au cœur de son identité, et conditionne son avenir.

### Reconstruction et intentions

Publié en 1981 dans *Philosophy*, revue du Royal Institute of Philosophy de Londres, l'article "Identity, Origin and Spatiotemporal Continuity" constitue un document essentiel en matière de réflexions philosophiques applicables au patrimoine. Partant de la question de savoir si la continuité spatio-temporelle est bel et bien une condition nécessaire de l'identité d'un objet, l'auteur y aborde l'importance de l'histoire de l'objet et sa « récupérabilité » (*recoverability*) après destruction, dans la perspective d'une sauvegarde de son identité. Prenant les exemples d'un vase brisé, puis restauré, et d'une maison préfabriquée, démontée puis remontée, il en vient à poser pour condition, pour que deux objets puissent être considérés comme deux phases d'une même réalité, que soit leur forme, soit leurs fragments (la taille acceptable de ceux-ci étant liée aux techniques disponibles à l'époque et au sein de la culture considérées) soient restés spatio-temporellement continus durant la période allant de la création de l'objet à l'accomplissement de sa restauration, en passant par sa destruction. Nous ne pourrions nous étendre ici sur le raisonnement le conduisant à cette proposition ; toutefois, il faut déjà noter qu'elle nous permet d'établir une distinction utile entre des opérations telles que l'anastylase (continuité des fragments) ou le remplacement progressif de la matière (continuité de la forme) et bon nombre de reconstructions dites « à l'identique » qui ne relèvent d'aucune de ces deux conditions. Après avoir envisagé la manière dont un objet cessant temporairement d'exister pouvait, à certaines conditions, conserver son identité, Scaltsas se pose la question du caractère essentiel de

13. BERGEON-LANGLE Ségolène & BRUNEL Georges, *La restauration des œuvres d'art. Vade-mecum en quelques mots*, Paris, Hermann Éditeurs, 2014, p. 117, 183.

l'origine de l'objet. Si, en effet, le vase ou la maison préfabriquée peuvent conserver leur identité à travers le temps malgré une phase de non existence suivie d'une ré-inauguration, c'est bien que leur origine serait non essentielle : alors que le vase originel a été créé dans l'atelier du potier, c'est le restaurateur qui le ré-inaugure et un raisonnement similaire peut être développé pour la maison préfabriquée. Afin de démontrer l'argument contraire, selon lequel l'origine resterait dans tous les cas la même – la création initiale – et les restaurations suivantes seraient de simples « avènements » (*coming to be*), Scaltsas prend l'exemple d'un garçon qui, ayant construit une pile de cubes dans le coin de sa chambre, déciderait de la garder. Ce faisant, il ouvre une perspective inédite sur la question de la reconstruction architecturale. Dans un premier scénario, le garçon, détruisant la pile par accident deux ans après son érection, la reconstruit. Dans ce cas, il ne fait aucun doute pour Scaltsas que cette seconde pile, bien qu'ayant une origine différente de la première, lui soit numériquement identique. Afin de souligner que les deux piles ont pourtant bel et bien dans ce cas une origine différente, il poursuit en alléguant que même si c'était la mère de l'enfant, et non ce dernier, qui avait détruit accidentellement puis reconstruit, en la copiant, la pile, dans le coin de la chambre de son fils, la seconde pile serait considérée comme étant la même que la première, existant depuis deux ans déjà à cet endroit – en dépit d'une différence d'origine. En revanche – et c'est ici que le texte devient réellement passionnant –, si le jeune frère de l'enfant, jaloux de la pile de son frère, la détruisait et reconstruisait, en la copiant, une pile en tous points identique dans le même coin de la chambre, les deux piles, qui auraient dans ce cas aussi, deux origines différentes, seraient cette fois deux objets différents, bien que matériellement identiques.

Ce qui fait la différence pour considérer les piles les mêmes ou pas n'est pas le fait que la structure de la seconde pile soit une conception originale ou pas, mais si l'intention est qu'elle soit la même ou pas. Dans le cas de la destruction accidentelle de la pile, la reconstruction avait pour intention de produire la première pile, alors que dans le cas de la destruction par le jeune frère, la reconstruction avait pour intention de produire une nouvelle pile. L'importance de l'intention d'une reconstruction peut être tellement importante que si la mère du fils aîné détruisait la pile initiale en vue de la recréer dans la résidence d'été dans le coin de la chambre de l'enfant – pour que la pile ne manque pas à l'enfant – la pile serait considérée comme étant la même, mal-

gré le changement de localisation – un facteur significatif dans la détermination de l'identité de la pile dans sa propre histoire de deux ans. Donc, avoir une origine différente n'implique pas que deux objets ne peuvent pas être numériquement identiques (c'est-à-dire être des phases du même objet) ; mais l'intention de la reconstruction peut faire toute la différence quand il s'agit de déterminer si le même objet est numériquement identique à l'ancien objet ou pas<sup>14</sup>.

Dans le cas de la plupart des projets illustrés dans le numéro thématique de *Monumental*, les intentions qui ont présidé à la reconstruction sont éminemment politiques. À Varsovie, « ce sont des motivations très profondes, liées à l'identité même du peuple polonais et à son souci de continuité historique, qui ont prévalu face à l'un des critères majeurs auquel fait appel la doctrine en matière de restauration, celui du respect de l'authenticité historique ». À Mostar, « la haute valeur symbolique que [le] pont représente pour la population » justifie le choix d'une reconstruction à l'identique<sup>15</sup>. À Moscou, on évoque « des sanctuaires qui incarnent à la fois l'expression de l'histoire et "l'âme" russe », un geste politique clair « pour souligner le rejet du régime soviétique et le retour aux valeurs idéologiques de la Russie pré-révolutionnaire<sup>16</sup> ». En Allemagne, il s'agit, pour la Frauenkirche comme pour le château des Hohenzollern, « d'influer sur l'idée que la société allemande se fait d'elle-même, et ce à la fois dans une perspective historique et politico-historique<sup>17</sup> ». Enfin, si à Paris, il n'y a pas de doute que « les partisans de la reconstruction du palais des Tuileries sont mus en quelque sorte – cent quarante ans après – par un désir de repentance napoléonienne contre les Communards de 1871<sup>18</sup> », on apprend que même à Barcelone, où la reconstruction du manifeste miesien aurait pu apparaître comme la simple volonté de rendre accessible aux architectes l'une de leurs références favorites, le premier gouvernement démocratique de Barcelone au sortir du franquisme aurait misé sur l'opération pour rendre à la ville une part du prestige culturel de l'entre-deux guerres, où elle était « à l'avant-

14. SCALTSAS Theodore, « Identity, Origin and Spatiotemporal Continuity », *Philosophy*, 1981, Vol. 56, 217, p. 399.

15. BOUCHENAKI Mounir, « La "restitution" après sinistre », dans *Monumental*, Dossier Achèvement/Restitution/Reconstruction, 2010-1, p. 44, 46.

16. SHVIDKOVSKY Dmitry, « La reconstruction des monuments historiques en Russie », *ibid.*, p. 88, 91.

17. JANZING Godehard, « Le Humboldt-Forum dans la silhouette de l'ancien château des Hohenzollern », *ibid.*, p. 94.

18. BABELON Jean-Pierre, « Achèvement des édifices, restitution et reconstruction », *ibid.*, p. 8.

garde de l'architecture mondiale<sup>19</sup>». Ces intentions, différentes de celles qui ont mené à la création première de ces édifices, ont-elle une incidence sur l'identité de ceux-ci ? En dehors de toute considération technique liée au dessin ou aux matériaux, pouvons-nous parler de « reconstruction à l'identique » ? Le texte de Scaltsas nous suggère que non, et nous aurions tendance à le suivre.

Il paraît bien entendu aisé de nous opposer l'argument selon lequel une fois (re)construit, un monument échappe aux intentions qui ont présidé à sa (re) construction ; que celles-ci ne « s'imprimeraient » pas, contrairement à ce que nous suggérons plus haut, au cœur de sa substance. Nous pouvons admettre que ce soit le cas de bâtiments immédiatement reconstruits après une destruction causée par des facteurs naturels ou accidentels, tels qu'un tremblement de terre (basilique Saint-François d'Assise, L'Aquila) ou un incendie (La Fenice, palais de Windsor), et où la reconstruction n'a d'autre intention que de réparer la perte et de permettre au bâtiment de poursuivre sa vie. En revanche, des reconstructions comme celles que nous avons évoquées, mues par des intentions essentiellement politiques, nous paraissent bel et bien transformer la nature-même du monument, qui du statut d'objet à valeur artistique et/ou historique – le monument-trace et/ou le monument-forme de Régis Debray – passe au statut de monument intentionnel – un monument-message. Il ne se regarde dès lors plus sur le mode du « il était une fois » mais sur celui du « souviens-toi<sup>20</sup> ». L'architecture est évidemment beaucoup plus complexe qu'une simple pile de cubes, et toute reconstruction d'un monument disparu suppose des choix, indissociables des intentions sous-jacentes. C'est ainsi qu'à Barcelone, les architectes se sont limités à « reconstruire les apparences, sans [se] préoccuper de faire de l'archéologie constructive »<sup>21</sup>. À Moscou, un état précis de chaque monument a été choisi, « qui n'était pas forcément celui du monument au moment de sa destruction mais [...] la période la plus valorisante pour l'édifice »<sup>22</sup> et de la même manière, à Berlin, comme le dénonce Godehard Janzig, seules les extensions baroques du château sont en cours de reconstruction afin de « mettre en exergue le règne du prince électeur Frédéric de Brandebourg [...] ainsi que le début du royaume de Prusse » et ceci au détriment de vestiges authentiques plus anciens<sup>23</sup>. Comment envisager l'avenir de ces bâtiments reconstruits ? Sera-t-il envisageable, dans le futur, de les transformer, de les réaffecter, de les restaurer autrement qu'« à l'identique » ? Dans *Le*

19. GOVEN François, « La reconstitution du pavillon allemand, œuvre de Ludwig Mies van der Rohe pour l'Exposition universelle de Barcelone en 1929 », *ibid.*, p. 76.

20. DEBRAY Régis, « Trace, forme ou message », *Les Cahiers de médiologie*, 1999, 7, p. 32.

21. GOVEN François, *op. cit.*, p. 79.

22. SHVIDKOVSKY Dmitry, *op. cit.*, p. 88.

23. JANZING Godehard, *op. cit.*, 95.

*Culte moderne des monuments*, Aloïs Riegl souligne que « la valeur de remémoration intentionnelle ne revendique rien de moins pour le monument que l'immortalité, l'éternel présent, la pérennité de l'état originel<sup>24</sup> ». À notre sens, en figeant le bâtiment reconstruit au stade de sa seconde origine, l'intention politique en fait à tout jamais un autre objet. D'autres outils permettraient sans aucun doute de nuancer ce jugement qui peut paraître un peu rapide, mais dans cette contribution, nous avons simplement voulu montrer que des réflexions qui ont lieu dans des champs disciplinaires assez éloignés de l'architecture peuvent contribuer à renouveler nos questionnements, nuancer nos jugements et éviter les amalgames. Face à un patrimoine dont les frontières se déplacent à un rythme accéléré, déplacer nos points de vue n'est-il pas une approche qui, pour paraître déstabilisante au premier abord, pourrait nous aider à rester en phase avec une réalité complexe et mouvante ?

24. RIEGL Aloïs, *Le Culte moderne des monuments*, traduit par Daniel Wieczorek, Paris, Seuil, 1984, p. 85.